

LE FEU DE FORET



L'ÉTÉ avait été bien dur. Pas une goutte de pluie n'était venue rafraîchir le sol où l'herbe grillait sur pied, ne laissant à brouter aux troupeaux au pacage qu'un foin sec et maigre. Vers la fin de juillet, le feu prit aux forêts, allumé comme d'habitude par l'imprudence d'un fumeur, ou bien par l'une de ces étincelles que les grands express transcontinentaux sèment par milliers d'un océan à l'autre. Le ciel était constamment couvert d'une buée jaune, qui par moments s'épaississait jusqu'au brun clair, devenait âcre à la gorge, et rendait plus pénible encore le manque d'air et d'humidité : fumée d'un bûcher de milliers d'arpents. Parfois, un coup de vent passait, impuissant à déchirer le rideau de *boucane*, mais apportant du lointain incendie un nuage de cendres, fines et grises, qui tombaient mollement comme la neige.

Depuis plusieurs semaines, au moulin de F.-H., Northern-Ontario, on vivait pour bien dire au milieu du feu. Cependant, on ne craignait pas excessivement le fléau. Presque chaque année, quelque forêt brûlait dans les environs, et comme il arrive, la fréquence ou la durée du danger le faisait oublier. Le cœur humain est trop faible pour demeurer longtemps sous le poids d'une crainte, il s'en distrait et il la perd de vue. La scierie, pourtant, avec ses chantiers, ses immenses amas de billots, ses piles de planches, hautes comme des maisons, ses montagnes de " bran de scie, " ses ateliers et ses logis tout en bois, aurait offert au feu une proie sans résistance. On y pensait à peine.

Soudain, à midi, le samedi 8 août, un coup de vent, qui se prolongea, souleva une vague de feu par-dessus la zone dénudée que l'on avait tracée dans la prairie ; l'herbe sèche